

12 - Un nom pour chaque lieu

[...] l'emprise du sol par un peuple est marquée, avant tout, par le « nom », le « lieu-dit », qui est le fait de civilisation le plus tenace.

Littérature orale en Gaspésie
Carmen Roy

Tous les jours, nous désignons les lieux où nous passons et les endroits où nous nous arrêtons par des noms dont nous n'interrogeons pas nécessairement la signification. Suivant l'usage, nous identifions un édifice ou une construction selon sa fonction, bien que les autorités prennent généralement l'initiative de dénommer un bâtiment public, un parc ou une route en accord avec des choix relevant de l'administration ou de l'histoire. Il existe aussi de nombreux lieudits sur le territoire dont les noms découlent de la tradition orale. Ces noms appartiennent à notre patrimoine. Je propose ici de constituer un recueil des toponymes du village, de manière à retrouver leurs origines, à souligner la beauté ou l'originalité de certains d'entre eux et ainsi éviter, par mesure de précaution, qu'ils s'égarer dans nos mémoires et dans le temps.

Dans la mémoire collective

Avons-nous tant de lieux porteurs de noms spécifiques qu'il vaille la peine de nous arrêter pour les recueillir? Manche-d'Épée est somme toute un bien petit village et l'on a vite fait, pourrait-on croire, le tour de sa toponymie. Le nombre de routes, de rues ou de ponts est en effet réduit. Il n'y a pas non plus d'édifices publics, on ne dénombre que des résidences personnelles et leurs dépendances. Que faire alors? La réponse est dans la géographie, le paysage et l'histoire. Combien de lacs, de montagnes, de vallées ou de côtes parsèment le territoire du village? Le passé est rempli de traces laissées par la pêche, l'agriculture, la foresterie ou la chasse. Combien de bûchés, de boisés, d'érablières et autres sites résultant de l'activité humaine s'additionnent dans ce paysage? Plusieurs font l'objet de récits, d'anecdotes ou de légendes qui façonnent la petite histoire. À la manière d'un toponymiste, faisons *appel aux dits de la tradition orale qui est, comme chacun le sait, la transmission des faits de génération en génération*¹ pour constituer le répertoire local. Selon une expression connue, il suffit d'amorcer la pompe pour qu'une opération continue et réussisse. Cet article se propose en ce sens de jouer un rôle d'amorce en présentant les noms et leur description qu'une première cueillette m'a permis de rassembler.

La relation à l'espace de vie

Un exercice de souvenance laisse invariablement poindre une certaine nostalgie. La sollicitation de la mémoire l'oriente tout droit sur le bon vieux temps, bon parce que c'était notre jeunesse et vieux parce que les années passent vite. En allant à la recherche de nos souvenirs, *on pense aussi à l'enfance, à ses trajets en voiture ou chaque village traversé laissait derrière lui la trace de son énigme²*, chaque route empruntée conduisait sur un button, contournait un lac, retrouvait les camps d'un bûché, des lieux qui tous possédaient un nom, parfois même bizarre, et auquel nous ne portions pas toujours attention.

Les endroits ont des noms pour deux bonnes raisons : a) ceux-ci permettent leur localisation sur le territoire et b) ils aident à les communiquer au sens de les faire connaître à une autre personne. Il y a aussi communication *en ce sens que chaque nom de lieu est porteur d'un message qui témoigne de la relation homme-espace qui s'est établie au moment où le nom a été attribué à un lieu³*, et dont la répétition l'incruste dans l'usage courant. Si un pont devient le pont des Vaillants, c'est qu'un jour *la nomenclature naquit sous l'inspiration du moment⁴* et qu'il n'y a pas de raison de l'oublier.

La toponymie gaspésienne est jeune lorsqu'elle est comparée à celle de cultures anciennes. Elle est moins le résultat d'une longue tradition ou d'une vaste histoire que celui de l'appropriation du territoire par ses occupants. Cela commence en général par un lieudit, c'est-à-dire un lieu qui porte un nom désignant une particularité relative à l'histoire, à la géographie ou au folklore, avant de devenir un lieu formellement nommé. Le nom de Manche-d'Épée en constitue une illustration évidente.

Les experts ont observé que *là où la toponymie a eu un développement naturel, elle est essentiellement descriptive⁵*, comme dans Petit Ruisseau ou Gros Rocher, relativement à l'apparence d'un site. Quand les noms sont historiques, ils sont *dérivés d'un fait ou d'un nom de personne⁶*, et souvent d'un prénom comme nous le verrons. Dans tous les cas, partons de ce que nous disons, entendons ou avons entendu dans le passé pour alimenter notre répertoire.

Un répertoire déjà riche

La toponymie en Gaspésie est poétique et foisonnante d'invention. Des spécialistes de compétences diversifiées, à commencer par le missionnaire récollet Chrestien Le Clercq avec ses *Nouvelles relations de la Gaspésie*, en 1691, jusqu'à la folkloriste Carmen Roy qui, dans son fabuleux livre *Littérature orale en Gaspésie*, en 1955, fait une synthèse des études menées à cette date, ont enrichi notre connaissance. Parmi eux, le frère E.-B. Deschênes, toponymiste, a effectué

d'importantes recherches dans la région. En 1936, il publie son *Essai de toponymie gaspésienne* qui nous conduit au cœur de la tradition orale. Il explique de quelle manière il a recueilli des témoignages auprès de la population. Selon lui, *si l'on excepte la désignation des cantons, il y a très peu de dénominations, en Gaspésie, particulièrement du côté du Saint-Laurent [...] qui ne soit (sic) pas d'origine populaire et spontanée*⁷, ce qui correspond à notre situation et renforce l'idée que l'on peut très bien établir un répertoire local. Au fait, combien de villages en Gaspésie peuvent se vanter d'en avoir un?

Il existe donc une base de référence pour les recherches ainsi que des ressources comme la Commission de toponymie. La Commission *est l'organisme responsable de la gestion des noms de lieux du Québec, dont la mission est de s'assurer que le territoire du Québec est nommé avec justesse et qu'il met en valeur le visage français du Québec*⁸. Elle offre notamment une aide méthodologique fort utile.

Mais l'essentiel repose sur les connaissances de chacun et de chacune d'entre nous, pour la simple raison *que la tradition orale en toponymie, loin d'être négligeable, doit être considérée comme un facteur important sur la transmission authentique de bien des noms de lieux*⁹. Il faut rassembler les versions et faire la meilleure synthèse possible. Souvent, la connaissance du nom ne nous fournit pas l'explication de son origine. C'est en faisant des enquêtes que *la plupart des appellations sont parvenues jusqu'à nous, les unes très claires et faciles à expliquer, les autres mystérieusement enveloppées d'un voile de légende*¹⁰, qu'il reste à déchiffrer.

Canton et village

En procédant du général au particulier, il revient de commencer en parlant du canton dans lequel se situe le village.

Canton Taschereau

Un canton est une division cadastrale héritée du système anglais qui facilite la concession des terres. Il est en quelque sorte l'équivalent du système féodal des seigneuries en vigueur à l'époque de la Nouvelle-France, à la différence que le canton ne prévoit pas les obligations de rentes à un propriétaire. Le régime seigneurial est aboli en 1854. Toutefois, le processus d'abolition se prolonge jusqu'en 1940, date du dernier versement de rentes. Dans certains cas, les censitaires continuent à verser une taxe seigneuriale à leur municipalité jusqu'en 1970. Là où ces seigneuries existaient, les noms sont maintenus. Le cadastre québécois est toujours divisé en cantons pour la distribution des lots, l'établissement des plans d'aménagement et la gestion des sinistres¹¹.

Le territoire de la Gaspésie est progressivement divisé en cantons à partir de 1760. Situés sur le pourtour de la péninsule au début, ils en subdivisent maintenant la totalité. Manche-d'Épée se trouve dans le canton Taschereau qui apparaît sur une carte de 1861. Sa proclamation date du 17 septembre 1920.

Le canton porte le nom du premier cardinal né au Canada, Elzéar-Alexandre Taschereau (1820-1898), qui participe à la fondation de l'Université Laval¹². Il est bordé au nord par le golfe Saint-Laurent, à l'ouest par la seigneurie de Mont-Louis, à l'est par celle de Rivière-Madeleine et au sud par une ligne qui va de l'extrémité d'une seigneurie à l'autre au-delà de laquelle se situe le canton Lefrançois dont la proclamation remonte au 1^{er} novembre 1936. Il inclut aussi les villages de Gros-Morne, de L'Anse-Pleureuse et une partie de Madeleine-Centre.

Grâce au compte rendu d'une mission établi par le curé F.-X. Bossé de Rivière-au-Renard, nous savons quand a commencé l'attribution des lots au village. Le 25 janvier 1872, le curé écrit qu'*obligé de laisser reposer pendant quelques heures mon cheval au Manche-d'Épée, j'ai le plaisir de lier connaissance avec l'agent des Terres de la Couronne, M. Louis Roy, du Cap-Chat. Le but de son voyage est de donner des lots gratis sur tout le parcours du chemin maritime...*¹³. D'ailleurs, madame Florence Pelchat se souvient d'avoir eu en sa possession le document remis à son ancêtre Irénée, qui constitue de toute évidence la plus ancienne archive du village. Les lots du canton Taschereau à Manche-d'Épée sont répartis entre le lot 12 à l'est, du côté de Madeleine-Centre, et le lot 37 à l'ouest, du côté de Gros-Morne. Ces lots ont été subdivisés, échangés, vendus, donnés et ils ont fait l'objet de droits et de servitudes en vertu d'ententes verbales, de papiers privés, d'actes notariés : tout cela demeure la base du partage des propriétés.

Village de Manche-d'Épée

Le frère Deschênes résume en peu de mots le récit qui est à l'origine du nom du village et qu'il recueille auprès des vieux vers 1928. Ces vieux sont des témoins qui ont fort probablement entendu le récit de la bouche même d'Irénée Pelchat, puisque ce dernier décède en 1894. Il leur a raconté qu'*un jour, avant de traverser à gué le ruisseau, il trouva, sur la pointe est un manche d'épée, émergeant du sable*¹⁴. Cette anecdote résume *sous sa forme généralement adoptée*¹⁵, comme le souligne le frère, toutes les versions que les gens ont répétées dans leurs mots pour décrire le geste du fondateur.

Arrêtons-nous un instant sur cette scène de la découverte : le frère Deschênes ne dit nulle part qu'il a vu la poignée d'épée. Si elle avait été conservée, les gens se seraient fait un plaisir de la lui montrer. Il précise d'ailleurs qu'il s'agit d'*une anecdote [...] que nous n'avons pu autrement contrôler*¹⁶, mais il accorde foi à la parole

des gens et il retient leur explication. L'artéfact étant disparu, personne ne peut prétendre connaître sa provenance ou dire à quoi il s'apparente, prudence que tous les auteurs ont toujours respectée. Le plus loin que la rumeur soit allée a été d'évoquer la possibilité que nous ayons eu affaire à une rapière française. Toutefois, on parle ici d'une arme dont on avait cessé de faire usage deux siècles avant la fondation du village.

Deschênes termine son chapitre sur Manche-d'Épée par une observation qui nous rappelle la modestie des conditions de vie de nos ancêtres, quand il écrit qu'*en contrebas des pentes, sur l'écore de la rive pierreuse, le village a une apparence fort rustique*¹⁷. Il n'y a qu'à regarder une photo des années 1930 pour en comprendre la portée.

Par ailleurs, examinons les mots que la Commission a choisis dans sa présentation : *ce hameau dont le nom relève presque du conte (...)*¹⁸, écrit-elle lorsqu'elle se réfère au caractère quelque peu féérique du nom. Je crois nécessaire d'apporter une nuance : un « conte » se définit comme un récit d'imagination alors que la « légende » est un récit où le merveilleux trouve son origine dans l'existence d'un fait réel transformé par l'imagination. Dans le cas du village, l'existence de la poignée d'épée confirmée par des témoignages constitue une réalité historique. Voilà pourquoi je préfère parler de *La légende du manche*.

Enfin, l'utilisation du terme « hameau » m'apparaît contestable : toute sa vie, depuis 150 ans, Manche-d'Épée a généralement été reconnu sous le vocable de village. Depuis la fondation de la municipalité, on parle de la réunion de trois villages. Est-ce que la diminution de la population et la disparition des services font en sorte qu'on doive désormais utiliser le mot hameau, c'est-à-dire un « groupe isolé de maisons à la campagne » lorsqu'on le désigne? La configuration du lieu n'a pas changé au point de justifier l'emploi d'un autre substantif. Bien que les deux mots soient à bien des égards synonymes, la modification n'est pas fondée.

Le répertoire

Envisageons la création de ce répertoire comme un enchaînement de trajets qui, à la fin, aura permis de couvrir l'ensemble du territoire du village. Le but est de colliger les lieux qui portent déjà un nom, c'est-à-dire de mettre en évidence ce qui, sans cela, risquerait d'être méconnu ou oublié. Il ne s'agit pas d'en inventer, mais de prendre les noms tels qu'ils remontent dans le temps, sans les dénaturer comme l'écrit Deschênes, car autrement on voit *des noms de lieux qui perdent ainsi leur véritable couleur*¹⁹. Par la même occasion, ce qui a déjà été dénommé par la municipalité ou la Commission est repris comme tel.

En allant du centre vers l'ouest

Prenons l'ancien garage Lepage comme point de départ. Avant de nous diriger vers l'ouest, nous voyons devant nous :

Baie de Manche-d'Épée

Voici le nom qui apparaît dans la nomenclature de la Commission de toponymie. Plutôt que le mot baie, l'usage veut que l'on emploie celui d'« anse » pour désigner cette partie du golfe qui baigne l'agglomération. Dans la mesure où une anse est une petite baie de profondeur peu importante, la Commission ne se trompe pas. Cela ne veut pas dire que nous ne parlerons plus de « l'anse de Manche-d'Épée », car anse est un mot qui correspond davantage au langage de la côte nord de la Gaspésie.

Est-ce que cette baie est demeurée anonyme tant et aussi longtemps que le village ne lui a pas donné le sien après 1866? Le frère Deschênes s'étonne d'ailleurs de *ce baptême tardif, lorsque tous les lieux voisins avaient trouvé depuis longtemps leurs parrains*²⁰, et il se met en quelque sorte à la recherche d'une explication.

Une note sur le site de la Commission nous fournit une piste de réponse. En effet, celle-ci remarque que la baie de Manche-d'Épée s'est vu attribuer au moins un autre nom plus tôt dans l'histoire. Parlant de *l'origine* et de la *signification* du toponyme, elle écrit que *dans son « Rapport du progrès » sur l'exploitation géologique du Canada pour l'année 1844, publié à Montréal en 1846, le géologue William Logan mentionne « ... dans une anse appelée March Bay... »*²¹, en référence à celle du village. Ce Logan est celui-là même qui a laissé son nom à une montagne dans le parc de la Gaspésie.

La lecture du rapport dont il est question permet de découvrir, en page 26, que le géologue localise effectivement le lieu qu'il nomme *March Bay* à l'endroit où se trouve le village, soit entre Gros-Morne et Madeleine. Comment et pourquoi en arrive-t-il à cette désignation? À la page 25, il identifie comme une de ses sources « la carte de Bayfield », ce qui attire mon attention. De là à croire que le nom a préalablement été donné ou répertorié par ledit Bayfield lors de l'établissement de sa carte²², il n'y a qu'un pas facile à franchir... que je franchis.

Malheureusement, je ne réussis pas à me procurer la carte en question. Toutefois, je trouve le journal que Henry Wolsey Bayfield écrit pendant ses recherches hydrographiques effectuées en 1832 sur la côte gaspésienne. Je m'arrête aux pages 63 et 64 où il décrit dans le détail les baies de la rivière Mont-Louis et de la Rivière-Madeleine, sauf qu'il ne fait nulle part mention d'une *March Bay* sur le trajet qu'il effectue entre les deux lieux²³. D'où vient alors cette dénomination qu'utilise Logan?

Toute spéculation sur ce nom demeure possible : lorsque l'on traduit littéralement, cela donne la « Baie de Mars ». Est-ce la transformation à l'occasion d'une version anglaise d'un nom français comme cela s'est produit ailleurs? Logan autant que Bayfield étant venus en été, cela ne correspond donc pas à la date de leur présence. March est aussi un patronyme. Il existe en Ontario une *Esther March Bay*. Peut-être a-t-on voulu rendre hommage à une personne de ce nom? On trouve la rivière à Mars à Chicoutimi. Cela demeure pour le moment un secret d'histoire. Il reste encore à découvrir d'où vient ce nom et si d'autres l'ont précédé.

Rue Principale

Dans sa partie habitée, la municipalité a retenu le nom de rue Principale pour désigner ce tronçon de la route 132.

Parc municipal

Le parc municipal a été inauguré le 24 juin 2016 à l'occasion des fêtes du 150^e anniversaire du village. Il ne possède pas encore de nom officiel. J'ai déjà suggéré qu'on l'identifie à cet événement. Il offre aussi une occasion unique de rendre hommage au couple fondateur : *parc Irénée Pelchat et Angélique Drouin*. Ces deux personnes sont à l'origine du poste de pêche devenu village, nous l'avons vu. En incluant le nom de la conjointe, ce serait faire montre d'une réelle reconnaissance du travail des femmes dans l'histoire locale. C'est dans ce parc que s'élève le monument commémoratif du 150^e anniversaire. On l'appelle aussi halte touristique.

Maison des Béland

La maison des Béland se situe du côté sud, au numéro 8 de la rue Principale. Elle a été construite vers 1868 par Louis Pelchat qui l'a un jour léguée à sa fille Céline, mariée avec Ernest dit Eugène Béland. La maison des Béland constitue le seul élément de patrimoine bâti témoin de l'histoire locale. Pour cette raison, elle mérite une mention.

Halte routière

En face de la maison des Béland, du côté nord de la rue, l'installation touristique existe depuis 2007. Peut-être sera-t-il pertinent un jour de lui donner un nom?

Rivière de Manche-d'Épée

C'est le nom que lui attribue la Commission de toponymie après, comme d'autres (y compris Deschênes), l'avoir appelée « ruisseau », possiblement à cause de son débit. La Commission a sans doute reconnu le fait qu'une rivière est un cours d'eau qui se jette dans un autre, en l'occurrence le golfe. C'est à l'est

de son embouchure qu'Irénée Pelchat a fait la découverte de la poignée d'épée qui est à l'origine du nom du village.

Pont de la Rivière-de-Manche-d'Épée

Le nom est reconnu par la Commission. Voici un exemple de toponyme descriptif. Le pont a évidemment une histoire et elle commence en 1909. Les habitants ont alors fait une route avec des pics et des pelles et *pour traverser la rivière, il n'y avait pas de pont. On traversait sur deux longues pièces de bois équarries à la hache...²⁴*. Cette situation ne pouvant durer, *vers 1912, grâce à un faible octroi du gouvernement, les contribuables de Manche-d'Épée ont coupé du bois et l'ont équarri à la hache afin de construire un pont. Ce qu'il faut surtout noter ici, c'est la belle solidarité des gens. Tous travaillaient sans être payés, puisque le pont, c'était pour eux²⁵* ont raconté les témoins. À méditer. Il a été rebâti en bois en 1942 sous la conduite de Joseph Bérubé de Rivière-Madeleine, puis en béton en 1958²⁶ et enfin refait à neuf en 2007.

Chemin des Côtes-de-Manche-d'Épée

À environ 1 km à l'ouest du pont, un chemin longe la route 132 avant de tourner à 90 degrés vers le sud. Là commencent les côtes qui existent depuis l'époque du chemin du Roi (vers 1870) et qui ont été rénovées avec l'ouverture du boulevard Perron (en 1929). Avant cette date, le dernier tronçon qui conduit vers la mer n'existait pas et le chemin se poursuivait pour rejoindre la route (ou la rue) de la rivière. Nous y reviendrons. Les Côtes-de-Manche-d'Épée faisaient dire à l'écrivain Jacques Ferron, après avoir traversé le portage depuis Gros-Morne, qu'il était... *bien content d'arriver en haut, car de ce sommet la route descendait vers Manche-d'Épée sur une large pente, d'inclinaison plus douce et tournée vers la mer...²⁷* il éprouvait une profonde satisfaction à se retrouver devant... *la plus grande pièce d'eau [...] jamais vue...²⁸*.

Souvenons-nous aussi que le passage d'un village à un autre dans les montagnes s'appelle un « portage », mot emprunté à celui décrivant un sentier où l'on passe pour éviter un cours d'eau. Ferron se dirigeait vers Madeleine où il a été médecin de 1946 à 1948.

Le chemin des Côtes-de-Manche d'Épée est bordé de chaque côté de « terres » appartenant à des résidents du village. Dans des temps éloignés, on parlait des terres à Euzèbe Robinson, Napoléon Fournier, Euloge Pelchat. Aujourd'hui, le Sentier international des Appalaches, grande réalisation nord-américaine, y fait circuler ses randonneurs.

Pointe du Wrack

En continuant sur la route 132 (les plains) en direction de Gros-Morne, nous arrivons, quelques mètres plus loin, à la pointe du Wrack qui n'est malheureusement plus très apparente depuis que l'élargissement de la route a

empiété sur son espace. Elle doit son nom au naufrage d'un voilier, un brick naviguant sous le nom de *Woodstock*, le 10 décembre 1867. *Wrack* est la déformation du mot « wreck » qui signifie naufrage en anglais. Pour parler de naufragés, on connaît aussi l'expression « gens de raque ».

Le Petit Ruisseau

De retour à l'intersection de la route 132 et du chemin des Côtes-de-Manche-d'Épée, nous voyons, à droite dans la montée puis à gauche arrivé sur le premier plat, un petit cours d'eau qui a l'air tout calme, mais qui par ses crues brise le chemin tous les printemps. Le Petit Ruisseau prend sa source dans la montagne au sud (qui n'a pas de nom?). Au-delà du cours d'eau lui-même, ce nom désigne le territoire qu'il traverse, en particulier les terres qui bordent la montagne à l'est et qui appartiennent à Ernest Boucher; c'est au pied de ladite montagne qu'est bâtie la première maison à l'entrée ouest du village, celle de Roland Pelchat.

Croche du Petit Ruisseau

Nous appelons « croche » un virage ou une courbe dans une route. Le croche du Petit-Ruisseau est le premier que l'on rencontre sur le chemin lorsque l'on tourne le dos à la mer. Sa dangerosité en a fait frissonner plusieurs à l'époque où la route passait obligatoirement par là, entre 1929 et 1957. Rappelons ici une anecdote dramatique qui s'est produite dans les années 1950. Les freins des autos étaient abondamment sollicités lors de la descente des côtes, surtout par ceux qui y circulaient une première fois. Vers 1955, une voiture de touristes étatsuniens rate la courbe, tombe sur les plaines et tous ses passagers meurent sur le coup. L'année suivante, des membres de la famille venus à la recherche de l'endroit funeste ratent aussi le virage et se tuent à leur tour. Voilà tout le danger que représentait le croche du Petit-Ruisseau. On mettait un sabot sous la roue arrière d'une charrette à foin pour la ralentir. Des camions, on disait qu'ils embrayaient sur le « beu » (en première), pour aller lentement.

Croche à monsieur Euloge

Après un faux plat, on arrive dans le croche à monsieur Euloge (Pelchat), là où Laurent et Ernest Boucher sont allés charger leur camionnette pour remplir la neigère la dernière fois, en 1962.

Plus à l'ouest, la montée s'accroît et l'alignement des terres à Ovias Boucher, Gérard Boucher, Slas Fournier ou Médé Boucher se poursuit. Toutes ces terres appartiennent maintenant à de nouveaux propriétaires.

Ruisseau Blanc

Le ruisseau Blanc prend sa source dans les montagnes du côté de Gros-Morne, où sont implantées les éoliennes, et il coule du sommet des côtes vers le bas, non loin du chemin. Il apparaît sur les cartes, mais nulle part il n'est dit d'où il tient

son nom. Il est alimenté par des affluents, dont un dernier avec lequel il se confond pour devenir ce que, dans la tradition, on appelle le Petit-Ruisseau.

Côte à Ti-Pi

La côte à Ti-Pi est une section du chemin qui, à partir du lot 37 sur le sommet des Côtes, à la limite ouest du village et par conséquent de la municipalité, descend vers Gros-Morne. C'est à cet endroit que Maurice Lepage exploite son premier garage au début des années 1930. Qui était Ti-Pi? Ça reste à découvrir. C'est aussi dans cette zone, sur le lot ayant appartenu à Médé Boucher, que Gilles Vigneault fut un temps propriétaire d'un terrain bordant la falaise.

En allant du centre vers l'est

Toujours en partant de l'ancien garage Lepage, reprenons la rue Principale en direction est en regardant vers la mer.

Le Gros Rocher

En arrivant à l'extrémité de la grève de galets, celle-ci se transforme et l'on voit apparaître des rochers de schistes noirs durcis que nous appelons aussi des crans. À peu près vis-à-vis de l'ancienne école devenue « la maison à Fedá », la formation rocheuse gagne en hauteur et prend ainsi le nom de Gros Rocher. Elle a été le terrain de jeu de nombreux enfants.

Les Côtes

En quittant l'agglomération, la route entreprend l'ascension de la montagne sur un peu moins d'un kilomètre. Cette côte, si difficile à monter l'hiver, surtout quand il est rigoureux, que les voitures sont moins performantes et que la route est moins bien déblayée, n'a pas de nom précis. On l'a souvent désignée du nom des gens qui habitaient en bordure. Par exemple, dans les années 1930-40, on parlait de la côte à monsieur Édouard Fournier dont la maison se trouvait juste en bas du côté nord. On a aussi parlé de la côte à Milien (Émilien Fournier qui résidait au sud à mi-parcours) ou de la côte à Ti-Lie (Élie Béland) dont la maison se situait presque au sommet. Les photographies illustrant le village sont souvent faites à cet endroit, à commencer par celles de la page d'accueil du site. Autre particularité à souligner : on emploie aussi bien le singulier que le pluriel pour en parler.

Tout comme à l'ouest, les terres qui bordent la côte appartiennent à des gens du village. À droite, en montant, se trouve une terre, à l'époque cultivée, que l'on appelait la terre à Ti-Georges, Georges Ouellette, fils de Wilfrid.

Rue Fournier

Tout juste sur le haut de la côte, la rue que l'on voit à droite se nomme la rue Fournier. De toute l'histoire du village, à commencer par Florent Fournier qui s'y est installé en 1869, cet endroit a toujours été habité par des descendants de sa famille. Il s'agit en réalité d'un tronçon de l'ancienne route nationale qui passe plus au nord depuis 1955. C'est dans les années 1980 qu'elle prend le nom de rue Fournier.

À l'extrémité est, en quittant la rue Fournier, on revient sur la route 132 en direction de Madeleine-Centre. Là encore, à une autre époque, l'on parlait des terres à Calixte Fournier, Ovide Fournier ou encore Mathias Côté (rachetée de la famille Davis) pour désigner celles qui se trouvent de chaque côté. Ces terres ont également de nouveaux propriétaires.

Croche à Blais

Il faut revenir sur la route nationale, en amont de la rue Fournier, pour passer par le croche à Blais. Il s'agit en fait de la courbe qui termine le tronçon construit en 1955 et qui se signale par son angle peu agréable à négocier. Il porte le nom de l'ingénieur qui l'a dessiné. Ce nom, fort utilisé dans les années suivant son inauguration, est moins répandu maintenant.

Côte à Bébé Davis

Lorsque l'on continue sur la route 132, après avoir dépassé la rue Fournier, on descend une côte dont la pente est assez forte. À l'époque où les chemins n'étaient pas asphaltés, les conducteurs éprouvaient de la difficulté à y circuler dans la boue les jours de pluie ou de fonte des neiges. Comme la terre de Louis-Napoléon Davis, dont le surnom était Bébé, voisinait cet endroit, il était logique que la côte prenne son nom. On entendait : « J'ai eu de la misère à monter la côte à Bébé Davis. » Des générations plus tard, seuls les gens plus âgés se souviennent de l'anecdote.

Ruisseau Ferré

Le ruisseau Ferré coule discrètement au flanc de la montagne dans laquelle s'enfonce le chemin du lac au Diable. Il prend sa source du côté de Manche-d'Épée et poursuit son cours vers le village de Madeleine-Centre. Selon Carmen Roy, *il a été ainsi dénommé parce que la pierre sur laquelle il coule semble être dure comme du fer*²⁹. Nous sommes rendus à la limite est du territoire.

Les lacs à la limite est du village

Nous avons vu que le lot 12 marque la ligne de démarcation entre les villages de Manche-d'Épée et de Madeleine-Centre. Les bornes qui délimitent un lot ne sont toutefois pas des frontières. La nature ne s'arrête pas aux tracés des

arpenteurs. Nous savons que l'histoire et la tradition répondent avant tout aux besoins des gens. Le chemin du Lac au Diable serpente sur plusieurs lots jusqu'à sa destination. Il est aussi la voie d'accès principale à tous les lacs qui sont énumérés plus bas.

Le but du présent exercice est de rassembler en une seule compilation tous les lieux identifiés par un nom qui se trouvent sur le territoire de Manche-d'Épée. Il a évidemment pour vocation d'aller dans le sens de la tradition et de respecter la coutume.

Lac à Salomon

Au sud de la route nationale, on rencontre le modeste lac à Salomon. La Petite rivière Madeleine, qui coule vers l'est, y prend sa source. Doit-il son nom à Salomon Fournier, un descendant de Florent Fournier?

Lac à Didace

Un peu au sud-est du précédent se trouve le lac à Didace, dont la décharge constitue un affluent de la Petite rivière Madeleine. Le lac est situé non loin du lot ayant appartenu à la famille Davis et qui a été acheté par Mathias Côté dans les années 1950. Son gendre, Didace Caron, a régulièrement parcouru la forêt aux alentours du lac. Ceci pourrait expliquer que le lac ait pris son nom.

Lac à Slas

En continuant toujours plus loin vers le sud-est, on traverse le chemin du Lac au Diable et l'on arrive au lac à Slas. Il s'avère plus grand que les deux précédents. Ce site semble à cheval sur la ligne du lot 12 selon les cartes consultées. Stanislas Fournier a été le premier maître de poste; est-il à l'origine de la dénomination? La décharge du lac rejoint celle du lac à Didace et se jette dans la Petite rivière Madeleine.

Lac à Cyrille

Parmi ce groupe de lacs, le lac à Cyrille est le plus près du village. On y accède en prenant un chemin qui rejoint celui du lac au Diable. Il tiendrait son nom de Cyrille Bond qui a organisé une coupe de bois avec Eudore Boucher dans les environs.

Lac Long

En droite ligne au sud du lac à Didace, le lac Long se retrouve lui aussi à l'est du chemin du Lac au Diable. De toute évidence, son nom est emprunté à sa forme. Il se situe tout juste au sud du 2^e Rang. Il fut un temps où Léopold Fournier y avait construit sa ouache de chasse.

Lac à Foin

La Commission l'appelle le lac « au » Foin, la tradition a retenu lac « à » Foin. Encore plus au sud et selon une ligne qui le place à l'ouest du lac à Salomon, sa décharge coule vers le sud en direction du lac à Jimmy. Une fois de plus, on a affaire à un nom descriptif qui tient au fait que de longues herbes poussent sur la rive et dans lesquelles s'emmêlent les hameçons des pêcheurs. Il a 1,2 m de profondeur. Il est à peu près à la même latitude que le lac à Raphaël que nous verrons bientôt.

Lac à Jimmy

Tout comme moi, certains seront étonnés de constater que le lac à Jimmy se situe à l'ouest de la ligne du 12^e lot, ce qui le place par conséquent à Manche-d'Épée. Cela n'a pas pour résultat de contredire l'histoire ou d'oublier que c'est à cet endroit que le syndicat réunissant les trois villages a fait chantier en 1945, et qu'il y a construit son moulin à scie, avant la fondation du syndicat de Manche-d'Épée. Le lac doit probablement son nom à Jimmy Gagnon de Madeleine-Centre.

En direction sud en longeant la rivière

L'arrière-pays a vu se dérouler de nombreuses activités professionnelles de foresterie aussi bien que de loisir, chasse et pêche, ou encore de cueillette de fruits sauvages. En le parcourant, on y rencontre des lieux dont les noms sont officialisés par la Commission de toponymie et un nombre plus important de lieudits qui appartiennent à la tradition orale. Le passage du temps a modifié l'apparence du territoire qui a été considérablement bouleversé par la construction du parc éolien. La route qui conduit sur la montagne a subi de lourds dégâts et n'est plus carrossable. On ne peut plus partir en jeep verte, comme je l'ai fait en de nombreuses occasions avec mon oncle Ernest, sans se soucier de l'état des chemins forestiers. Je vous propose un trajet inspiré de ces promenades de l'époque. Le territoire demeure tout de même accessible par d'autres moyens et d'autres voies.

Rue de la Rivière qui continue et devient Route de la Rivière-de-Manche-d'Épée

Tout juste à l'ouest de la rivière, une route se dirige vers l'intérieur des terres. La municipalité l'appelle *rue de la Rivière*. La Commission emploie *route de la Rivière-de-Manche-d'Épée* sur ses cartes. Peut-être faut-il retenir que le premier tronçon, là où se situent les habitations, s'appelle *rue*, et que l'autre, lorsqu'il pénètre dans la forêt, prend alors le nom de *route*? Pour les curieux, notons que l'intersection des rues Principale et de la Rivière se situe à 49° 15' 04'' de latitude nord et à 65° 26' 13'' de longitude ouest.

Le Pont

Un petit pont sur la rue de la Rivière traverse le cours d'eau d'est en ouest à environ 250 mètres de l'intersection. À quand remonte son existence? On le voit sur une photo de 1940. Je me souviens qu'il a été refait par mon père Léonard, en 1956, qui s'était improvisé entrepreneur pour les circonstances. Il a été remplacé depuis. On ne lui connaît pas de nom formel. Il est parfois appelé pont à Delard, découlant du fait que la maison la plus près était celle du regretté Adélard Blanchette.

Le Belvédère

En levant les yeux vers le sud, on aperçoit, perché sur le bord de la montagne, un belvédère qui offre une vue en plongée sur tout le territoire qui s'étend de chaque côté de la route de la Rivière. Pour s'y rendre, il vaudrait mieux que les randonneurs demandent aux résidents quelle est la meilleure voie d'accès.

Pont à Jocelyn Boucher

En poursuivant sur la rue de la Rivière, on découvre un autre petit pont à gauche. Il porte le nom du propriétaire de la maison vers laquelle il conduit. Il a changé de nom en fonction de la succession, d'Arthur à Roméo et de Roméo à Jocelyn. De 1964 à 1992, il a aussi été le pont qui menait au Centre sportif. Il existe depuis (année?) et il a été rénové récemment.

Côte à Sylvain Boucher

Toujours sur la rue de la Rivière, après avoir dépassé la prochaine résidence, on arrive dans une courbe montante qui contourne en quelque sorte la maison qui se trouve en bas, à droite. La côte prend elle aussi le nom du propriétaire à proximité, soit celui de Sylvain, après avoir été celui de sa mère Estelle et de son père Gérard.

Chemin du Roi

Les vieilles côtes du chemin du Roi apparaissent immédiatement sur la droite au sommet de la côte à Sylvain Boucher. Avant 1929, le chemin maritime qui arrivait de Gros-Morne débouchait au village à cet endroit. On peut encore se rendre au Petit Ruisseau en l'empruntant.

Pont à Robert

Aussi appelé pont de la *coulée du Noroît*. Après avoir dépassé la dernière maison, la rue prend alors le nom de route et l'on arrive au pont à Robert, du nom de Robert Pelchat qui possédait une terre à proximité. Considérant sa dimension, il n'y aurait pas d'offense à dire que c'est un ponceau. Quant à la route, rappelons-nous que par le passé on parlait du chemin du syndicat, en référence au syndicat forestier, et qu'il serait sans doute plus exact ici de parler d'un chemin forestier.

Sucrierie à Robert

Au Québec, une sucrierie se définit comme « une plantation d'érables à sucre exploitée pour la fabrication des produits de l'érable. » Celle qui appartenait à Robert Pelchat se trouvait à droite du pont en allant vers le sud. On voit encore les restes de la cabane.

Montagne Plate

Toujours sur la droite, bien visible du haut de la côte à Sylvain, s'élève la montagne Plate. Son sommet en forme de plateau raboté par les glaciations explique son nom très descriptif.

Elle pourrait aussi s'appeler la montagne des conscrits, car c'est là que se sont réfugiés les hommes qui s'opposaient à l'obligation de partir à la guerre par suite de la crise de la conscription de novembre 1944.

Au début des années 1930, la montagne a aussi été le lieu d'un chantier forestier dirigé par Camille Sirois et Calixte Fournier. Les billots étaient transportés au moyen de chevaux jusqu'au moulin à scie des Fournier situé dans la plaine en bordure de la rivière. Ernest se souvient d'avoir entendu dire que le jeune Moïse Pelchat, fils d'Euloge et de Marie Bernatchez, se trouvait du nombre des charretiers. On rapporte qu'Honoré Gaumond, le beau-frère de Calixte, était le cuisinier.

Coulée du Noroît

Aussi connue sous le nom de *coulée à Édouard*. Par définition, une coulée correspond à un sentier tracé par le passage du gibier. Ici, il désigne un ravin dont un côté constitue le flanc nord-ouest de la montagne Plate. Quant au Édouard qui a pu lui donner son nom, on pense à Édouard Blanchette, qui s'est installé dès 1880 au milieu de la vallée.

Chemin de l'Abattis

On parle ici du chemin forestier tracé sur le versant sud de la coulée du Noroît pour accéder au sommet de la montagne Plate. Il débouche à droite après le pont à Robert et il conduit à un ancien abattis dont il tient son nom.

Abattis à Drien Blanchette et Eusèbe Robinson

L'abattis est un amas de bois abattus pour éclaircir la forêt ou est le résultat des travaux d'un chantier forestier. Celui-ci relevait d'Adrien Blanchette et d'Euzèbe Robinson. Il se trouvait sur le dessus de la montagne Plate. Il remonte à (année?)

Réserve écologique de Manche-d'Épée

Depuis 1984, une aire de la forêt a été consacrée réserve écologique pour la protection d'érables à sucre et de bouleaux jaunes. Le nom est reconnu par la

Commission. À environ 1 km du village, elle recouvre une superficie de 5,73 km² qui va des lots 21 à 27 sur la largeur; au nord, elle englobe une partie du 1^{er} rang et se rend, au sud, au-delà de la coulée à Slas. Il faut distinguer entre les limites de cette importante aire protégée et l'emplacement en réserve qui fait 401 m de long par 137 m de largeur. On découvre ce dernier sur la gauche en continuant sur la route de la Rivière-de-Manche-d'Épée et il correspond approximativement à ce qui a été la sucrerie à Calixte Fournier.

Sucrerie à Isidore Pelchat

Plus loin, toujours sur la gauche, se trouvait la sucrerie à Isidore Pelchat, le premier gérant du syndicat forestier. C'est aussi à cet endroit que se situe la ligne de démarcation du deuxième rang, et nous voici au fronteau des lots du canton, autrement dit à la ligne qui marque d'est en ouest l'extrémité des terres privées. Le bois qui a servi à la construction de la patinoire a été bûché au sud de la sucrerie.

Coulée à Slas

Située en quelque sorte dans la partie sud du territoire de la réserve écologique, la coulée à Slas se profile entre des montagnes sans dénomination. Stanislas Fournier, né en 1872, a été le premier maître de poste et il a de toute évidence associé son nom à cette coulée pour une raison inconnue. Il y a aussi le lac à Slas, on se souvient, à l'extrémité est du territoire.

La Grande Cavée

En continuant sur la route, du côté opposé à l'abattage du bois de la patinoire, c'est-à-dire à l'ouest, se trouve la Grande Cavée, un chemin creux qui s'enfonce entre la montagne Plate et la montagne de la Grande Cavée.

Montagne de la Grande Cavée

On arrive ici à la première montagne que doit gravir la route de la Rivière à partir de la mer. Elle représentait un véritable défi pour les charretiers qui montaient au chantier ou plus tard pour les camions qui transportaient le bois. Elle constitue le côté sud-est de la Grande Cavée.

Pont des Vaillants

Tous les printemps, la route qui commence ici son escalade de la montagne de la Grande Cavée est coupée par le ruissellement des eaux qui dévalent la pente. Tous les ans, il fallait effectuer des réparations. À l'époque du syndicat, celui-ci y désignait une équipe. Par la suite, ce fut l'affaire des usagers. Les pêcheurs, les chasseurs et les amateurs de promenades en forêt y contribuaient de leur temps.

Une année, une équipe conduite par Robert Pelchat répare la route et le pont, puis installe un écriteau sur lequel on lit : *pont des Vaillants*. Il y a longtemps que

l'écriteau a disparu et qu'il n'y a plus de bénévoles pour réparer le pont et la côte, mais l'histoire du pont désigne un lieu qui trouve sa place dans la tradition orale.

Le Coteiller

Le Coteiller est une section très pentue de la route de la Rivière coincée entre le versant abrupt de la montagne à gauche et le profond précipice de la Grande Cavée à droite. Le mot pourrait venir du verbe se collettailler qui illustre bien l'affrontement avec la montagne qui attendait les voyageurs désirant franchir cette distance.

Côte à Corton

L'expression vient d'Ovias Boucher qui observerait que Pierre Robinson et Wilfrid Fournier apportaient tous les jours un bol de creton (corton) pour leur repas au chantier forestier. La côte à Corton se situe sur la route dans le prolongement du Coteiller. Il y a longtemps, une pancarte à son nom, bricolée par les bûcherons, a été plantée là pour l'amusement des passants. Elle aussi mérite d'entrer dans nos légendes.

Côte à Ti-Drien

Toujours dans le prolongement de la route, cette partie de la côte a été désignée en référence à Adrien Fournier qui a tenu un bûché à cet endroit. Adrien, né en 1915, était le fils de Calixte et d'Aimée Gaumond.

Pont de la Décharge-du-Premier-lac

Une fois que l'on atteint le sommet de la montagne, un ponceau enjambe la décharge du lac que l'on découvrira un peu plus loin. On le nomme exagérément pont. Quand on l'a traversé, un chemin sur la droite conduit vers le lac à Jos et le lac à Ernest.

Premier lac de Manche-d'Épée

C'est le nom qui a été reconnu par la Commission. Premier d'une suite de trois lacs que le voyageur découvre sur la montagne, son nom a une fonction descriptive. On peut facilement s'imaginer comment il est entré dans la tradition orale lors des conversations entre les premiers habitants. Le Premier lac est situé à 7,5 km du village. La rivière y prend sa source et il a généralement été le site d'un barrage de castors.

Deuxième lac de Manche-d'Épée

À courte distance et au sud-est du Premier lac, sa décharge coule vers le nord et se jette dans le Premier. Son nom est aussi répertorié par la Commission. D'une profondeur de 1,2 m, son fond est très vaseux et on y trouve des vestiges de la présence de castors.

Troisième lac de Manche-d'Épée

D'une superficie intermédiaire entre celles du Premier, plus grand, et du Deuxième, plus petit, il est deux fois plus éloigné du Deuxième lac que celui-ci l'est du Premier. Sa décharge coule au sud en direction du lac au Diable. Il est aussi répertorié par la Commission.

Lac à Raphaël

Comme les trois que je viens d'énumérer, celui-ci apparaît sur les cartes de la Commission sans que son nom soit inscrit à son répertoire. Dans la prononciation locale, on dit lac à « Rafèle ». L'un des fondateurs du village de Gros-Morne, arrivé vers 1862, s'appelait Raphaël Lévesque. Il semble logique de lui attribuer le toponyme. Ce lac est à droite quand on parvient au sommet de la montagne et sa décharge constitue un affluent de la rivière de Manche-d'Épée. Il se trouve à environ 500 m d'altitude.

Lac à Ernest

Au sud du lac à Raphaël, à l'ouest du Premier lac, se trouve le lac à Ernest. De quel Ernest parle-t-on ici? Un des fils d'Anthime Boucher, né en 1885, portait ce prénom. Il a été membre du premier conseil municipal en 1916.

Le Grand Ruisseau

La décharge du lac à Ernest coule vers le sud sous le nom de Grand Ruisseau; celui-ci rejoint la décharge du Troisième lac avant de se jeter dans la rivière au Diable au sud du lac du même nom.

Coulée à Arthur Gagnon

En continuant à l'ouest du Grand Ruisseau, on arrive dans la coulée à Arthur Gagnon, entrepreneur forestier.

Camp à Ti-Lie

Plus au sud-ouest se trouve le camp à Ti-Lie, entendu à Élie Béland, autrement appelé le « camp de batch ». Les hommes qui bûchaient au chantier du « camp d'en haut », encore plus loin en direction du sud-ouest, venaient pour y manger le midi. On parle ici d'un chantier qui se tenait vers la fin des années 1950. De là, on voit le site de la colonie du lac au Diable, aussi désigné sous le nom de Tite-Farme (petite ferme). Souvenons-nous qu'à cet endroit, entre 1872 et 1877, a eu lieu le grand chantier sous l'autorité détestée de l'entrepreneur Edward Vachon. La légende veut que les bûcherons aient vu en lui le diable qui a donné son nom au lac qui se trouve en partie à Manche-d'Épée.

Lac à Jos

À quel Joseph se vouer tellement il y en a eu dans l'histoire locale? L'un des fondateurs du village s'appelait Joseph-Octave Fournier. Situé à l'est du Grand

Ruisseau et au sud-est du lac à Ernest, le lac à Jos est plus petit que ce dernier et sa décharge se jette dans le Premier lac.

Petit lac Ernest

Au sud du lac à Ernest, à la latitude du lac au Diable, se trouve un groupe de cinq petits lacs dont l'un se nomme le Petit lac Ernest. Trois des lacs de ce groupe alimentent le Grand Ruisseau.

En continuant vers le sud, on arrive à la Rivière-Madeleine qui traverse tout l'arrière-pays avant de parvenir, après un grand nombre de méandres et de chutes spectaculaires, à son embouchure. Elle coule sur le territoire du canton Lefrançois. Sur ce même canton, on découvre le lacotte à Gosselin, les lacs Touladi, Victor, Vasière, Croche, Trèfle, Léo, Simoneau, du Buck, ainsi que le ruisseau aux Framboises et la coulée à Achille.

Bûché du Premier lac

Allons vers le nord et revenons au Premier lac. Bien qu'il soit difficile d'en découvrir des vestiges, on pourra s'imaginer l'endroit où se trouvait le site du chantier inaugural du syndicat en 1947. Les camps étaient bâtis à courte distance du côté est du lac et le bûché comme tel se poursuivait dans la même direction.

Lac à Joseph Pelchat

Ce lac se situe un peu au nord du bûché du Premier lac. Rappelons que Joseph Pelchat (1870-1937) était le fils de Louis, petit-fils d'Irénée, et qu'il a épousé Mélanie Boucher.

Lacotte à Ti-Bert Gaumond

Comme les deux diminutifs compris dans son titre l'indiquent, il s'agit d'un tout petit lac identifié à Albert Gaumond (1899-1970) pour une raison encore inconnue (chasse, pêche, bûchage?). Il semble que le mot « lacotte » soit un néologisme gaspésien, peut-être local? Ce lac se situe à l'est du bûché du Premier lac.

Découverte du paysage et de la signification des lieux

Avec le ruisseau Blanc d'un côté et le ruisseau Ferré de l'autre, le village est comme un ensemble de mots entre deux virgules.

Mais, au-delà de cette image, quelles sont les premières conclusions de l'exercice qui nous apprend à mieux connaître le territoire de Manche-d'Épée?

Ce répertoire provisoire contient 63 toponymes répartis entre 27 groupes, chaque groupe étant ce que la Commission appelle le générique. Par exemple, la liste contient 15 lacs, lac étant le *générique*. Chacun comporte un nom qui le distingue des autres, le *spécifique* selon la Commission. Dans Lac Long, lac est le générique et long le spécifique.

Sans aller plus loin dans ces considérations d'ordre méthodologique, nous constatons qu'il y a des lieux relevant de la nature (baie, rivière, pointe, ruisseau, rocher, lac et lacotte, montagne, coulée, cavée). Ils sont au nombre de 30. Il y a aussi des voies de communication (rue, route, chemin) et des constructions ou aménagements sur ces voies (pont, croche, côte, coteiller). Cela représente 23 toponymes. On associe trois endroits au tourisme et à la détente (parc, halte, belvédère). Enfin, cinq lieux relèvent du travail ou du loisir (bûché, abattis, camp, sucrerie), en plus d'une maison à valeur patrimoniale et d'une réserve écologique.

Rien d'étonnant à ce que les noms de lieux associés à la nature soient les plus nombreux. Elle occupe la presque totalité du territoire. Les voies de communication offrent une variété d'occasions de désigner les sites où l'on circule. Pour les autres catégories, la quantité d'endroits relatifs au travail augmenterait si l'on incluait les lieux privés. Toutefois, on doit constater que rien ne concerne la pêche au large dans ce qui a été un poste de pêche à l'origine. Depuis la fin de la pêche à la morue, la démolition de la neigère, des cabestans et des chafauds, il n'en reste malheureusement plus de traces dans le paysage.

Est-ce que tout est inclus dans cette liste? Évidemment que non. Voyons ce répertoire comme une première collecte faite en essayant d'y mettre ce qui s'impose de prime abord. C'est un exercice qui demande à être corrigé, complété.

Dans un monde idéal, une carte comprenant tous les noms des lieux permettrait de les situer sur le territoire afin de partir à la découverte de son histoire et de sa beauté.

Aujourd'hui, la meilleure, sinon la seule manière de parcourir agréablement l'arrière-pays est de circuler en VTT. On y accède en empruntant le chemin du Lac au Diable à l'est et le chemin du parc éolien sur les Côtes-de-Manche-d'Épée à l'ouest.

Un répertoire toponymique n'a cependant pas pour ambition de servir de guide touristique.

Vous êtes invité à collaborer

Cet article représente la première version d'un répertoire. Je suis conscient qu'il manque des lieux et que certaines descriptions peuvent être erronées ou incomplètes.

Voilà pourquoi je vous lance une invitation à me transmettre des informations en utilisant l'onglet *M'ÉCRIRE* pour ajouter :

- a) des renseignements explicatifs additionnels sur les lieux répertoriés;
- b) de nouveaux noms de lieux;
- c) des photos de lieux, anciennes si possible;
- d) d'autres commentaires.

Si vous le préférez, vous pouvez aussi me laisser un numéro et je vous téléphone pour noter votre proposition. Afin que la version définitive ne tarde pas à paraître, je souhaite recevoir vos contributions au cours du présent mois. Je vous remercie d'avance de répondre à cette invitation.

Bernard Boucher

12 février 2017

www.lamedepierre.info

Je remercie Ernest Boucher de m'avoir fait connaître un grand nombre des lieux occupant le territoire du village et de m'avoir rafraîchi la mémoire encore récemment, ainsi que Blandine Mercier pour sa collaboration.

Je remercie Marlène Clavette pour la révision de texte.

¹ Jean Poirier, « De la tradition orale à la toponymie » dans *Cahier de géographie du Québec*, vol. 9, n° 17, 1964, p. 92, <http://id.erudit.org/iderudit/020530ar> (consulté le 15 décembre 2016).

² Julie Clarini, « Dans le secret des lieux » dans *Le Monde des livres*, 17 novembre 2016, p. 1.

³ Henri Dorion, « La toponymie et l'enseignement de la géographie » dans *Cahier de géographie du Québec*, vol. 30, n° 81, décembre 1986, p. 430.

⁴ E.-B. Deschênes, o.p., « Essai de toponymie gaspésienne » dans *Revue d'Histoire et de tradition populaire de la Gaspésie*, vol XV, n° 3, juillet-septembre (59) 1977, p. 134. Première parution dans le *Bulletin de Recherches Historiques*, vol. XLII, n° 3, mars 1936, p. 148-173.

⁵ Carmen Roy (1955), *Littérature orale en Gaspésie*, Ottawa, ministère du Nord canadien et des Ressources nationales, p. 22. Une seconde édition revue et augmentée a été publiée chez Leméac en 1981.

⁶ *Op. cit.*, p. 25.

⁷ E.-B. Deschênes, o.p., *op. cit.*

⁸ Commission de toponymie du Québec, <http://www.toponymie.gouv.qc.ca/ct/a-propos-commission/mission-mandat/> (consulté le 15 décembre 2016).

⁹ Jean Poirier, *op. cit.*, p. 93.

¹⁰ E.-B. Deschênes, o.p., *op. cit.*

¹¹ Benoît Grenier, Michel Morissette, « Les persistances de la propriété seigneuriale au Québec. Les conséquences d'une abolition partielle et progressive (1854-1970) », *Histoire & Sociétés Rurales*, 2/2013 (Vol. 40), p. 61-96. <http://www.cairn.info/revue-histoire-et-societes-rurales-2013-2-page-61.htm> (consulté le 15 décembre 2016).

¹² Alfred Pelland (1914), *La Gaspésie : esquisse historique, ses ressources, ses progrès et son avenir*, gouvernement de la province de Québec, département de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, p. 269. Nos Racines (consulté le 22 février 2016).

¹³ M. Bossé, « La Gaspésie en 1872 » dans *La Revue d'Histoire de la Gaspésie*, vol VI, n° 4, octobre-décembre (24) 1968, p. 180.

¹⁴ E.-B. Deschênes, o.p., *op. cit.*, p. 148.

¹⁵ *Op. cit.*

¹⁶ *Op. cit.*

¹⁷ *Op. cit.*

¹⁸ Commission : http://www.toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=38404 (consulté le 15 décembre 2016).

¹⁹ E.-B. Deschênes, o.p., *op. cit.*, p. 136.

²⁰ *Op. cit.*, p. 148.

²¹ Commission : http://www.toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=38403 (consulté le 15 décembre 2016).

²² W.E. Logan, *Exploration géologique du Canada : rapport de progrès pour l'année 1844*, Montréal, De l'imprimerie Lovell et Gibson, rue St. Nicolas, 1846, 119 pages. Merci à Jean Lavoie de la Commission de m'avoir fourni la référence. (consulté le 15 décembre 2016).

<https://books.google.ca/books?>

²³ *The St. Lawrence survey journals of captain Henry Wolsey Bayfield, 1829-1853*, The Champlain society, Toronto, 1984, 401 pages. (consulté le 15 décembre 2016).

http://collections.mun.ca/PDFs/cns/CaptainBayfieldsSurveyJournals_Vol01.pdf

²⁴ Collectif, *Les vieilles maisons d'ici*, Revue d'histoire et de traditions populaires de la Gaspésie, Gaspé, vol XVII, n° 68, 1979, p. 189.

²⁵ *Op. cit.*, p. 190.

²⁶ Marcel Plamondon (1980), *Notes historiques sur la paroisse de Madeleine*, Madeleine, p. 111, pour les deux dates qui précèdent.

²⁷ Jacques Ferron (1980), *Gaspé-Mattempa*, Éditions du Bien Public, p. 29.

²⁸ *Op. cit.*

²⁹ Carmen Roy (1955), *op. cit.*, p. 35.